

NOTE DE PROGRAMME

FASCINATIONS RUSSES



Jeudi 17 janvier 2019 – 20h
Nouveau Siècle, Lille

Vendredi 18 janvier 2019 - 20h
Théâtre, Boulogne-sur-Mer

Samedi 19 janvier 2019 - 20h
Le Manège, Aire-sur-la-Lys

Fascinante musique russe ! Composée à la suite d'une demande urgente du Bolshoi en trois jours, l'*Ouverture de fête* montre un visage souriant et léger de Chostakovitch. Difficile de résister à l'éclat des fanfares, à la vélocité des cordes et au retour grandiose du thème introductif. Pourtant, comme souvent chez le compositeur soviétique, l'ironie est sous-jacente dans une trame plus ambiguë qu'elle ne paraît au premier abord. En 1954, la situation de Chostakovitch s'améliore enfin. Staline est mort, et Jdanov et sa terrible doctrine culturelle ont été écartés, offrant un peu de répit au créateur accusé de "formalisme artistique". S'agit-il toutefois réellement d'une pièce brillante et enlevée ? Ou bien y-a-t-il derrière cette commande pour le trente-septième anniversaire de la Révolution d'Octobre, une pointe de sarcasme ? À chacun de juger, sous la pompe et les séductions de l'écriture orchestrale.

Créé en 1905, le *Concerto pour violon* de Glazounov est représentatif du style brillant d'un compositeur tout autant vénéré de son vivant qu'au cours de la période soviétique. Le musicien tisse un pont fascinant entre le monde tsariste de Rimski-Korsakov et Tchaïkovski et celui soviétique des premières années de la Révolution. En 1905, Glazounov est nommé au Conservatoire de Saint-Petersbourg, dont il assume la direction jusqu'en 1928. Cependant, lassé du nouveau régime, il saisit le prétexte du centenaire de Schubert à Vienne pour quitter l'URSS, et s'installer en France où il meurt en 1936. Écrivant dans la pleine gloire du début du siècle, Glazounov tisse l'un des plus étonnants concertos du répertoire. Concise, jouée sans interruption, l'œuvre déploie une forme originale avec ses mouvements reliés par une cadence solo. Ce qui frappe immédiatement dès l'introduction, c'est la chaleur romantique du violon, qui ne quittera jamais le devant de la scène. L'orchestre reprend les thèmes du soliste, en les élargissant ou les teintant de féerie à la manière des ballets de Tchaïkovski. Si le travail thématique est d'une grande subtilité, Glazounov parvient néanmoins à des climaxes inattendus au lyrisme exalté. La cadence poursuit cette exigence d'élégance racée et de virtuosité, bientôt interrompue par les trompettes qui lancent le thème du rondo-finale. Maître d'une musique à la fois rustique et sophistiquée, le violoniste y multiplie les difficultés techniques : harmoniques, doubles cordes, pizzicati à la main gauche, jusqu'à une brève imitation de balalaïka, dans un rythme de plus en plus euphorisant. Créé par le célèbre Leopold Auer, le *Concerto* sera interprété par ses élèves, tels Mischa Elman et Jascha Heifetz, dans la meilleure des traditions russes.

Peu d'œuvres bouleversent aussi profondément que la *Symphonie n°6* dite "Pathétique" de Tchaïkovski. Saisissante confession d'un homme désespéré, la pièce boucle le "cycle du Fatum" entamé avec la *Symphonie n°4*, dans lequel le compositeur imagine une force inéluctable qui paralyse son existence. Tchaïkovski a parlé d'un programme implicite : "*Au cours de mes voyages, j'ai eu l'idée d'une autre symphonie, une symphonie à programme cette fois-ci, mais dont le programme restera secret pour tout le monde. Qu'on le devine*", écrit-il dans sa correspondance le 11 février 1893. Et de fait, le long premier mouvement, écrit en cinq jours, brosse un portrait intime de l'aspiration au bonheur du compositeur et de l'échec de sa vie affective. Dès l'introduction, le basson fait entendre un thème de quatre notes que des musicologues ont rapproché du mot russe "*pomoghite*" qui signifie "*à l'aide*", "*au secours*". La texture orchestrale s'allège, témoignant de la proverbiale versatilité de la sensibilité slave, puis se dramatise, jusqu'à l'apparition d'un thème sublimement consolant aux cordes en sourdine. L'auditeur ne connaît qu'un répit de courte durée, puisque surgit bientôt la citation d'un choral extrait de la messe des morts orthodoxe, correspondant aux paroles "*Qu'il repose avec les saints*", faisant dire que Tchaïkovski écrivait là son propre Requiem. D'apparence plus allègre, le deuxième mouvement est en réalité une "vanité" sous la forme d'une valse à cinq temps, qui s'alanguit, se mécanise, pour laisser place à une mélancolie de plus en plus sourde. L'émotivité exacerbée du compositeur russe est telle qu'elle déborde des cadres traditionnels de la symphonie : en témoigne le scherzo implacable et surtout l'inoubliable Adagio placé en ultime position, annonçant les grandes arches de Mahler. Oscillant entre accès de révolte, lueurs d'espoir et résignation, le mouvement lent s'achève dans une bouleversante atténuation sonore : le rythme des violoncelles et contrebasses

évoque la pulsation de plus en plus affaiblie d'un cœur en train de s'arrêter. Prémonition ou hasard : Tchaïkovski est mort brutalement, dans des circonstances non encore élucidées (choléra ou suicide imposé par un "tribunal d'honneur" en raison de son homosexualité ?), quelques jours après avoir dirigé personnellement la création de cette macabre et énigmatique partition.

Laurent Vilarem